Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 28 (1890)
Heft: 6

Artikel: La marmite aux arlequins
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-191526

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

voituriers à se ranger du côté *droit* de la route ; pourquoi nous, qui trottons bravement *à pied*, n'obligerions-nous pas messieurs nos souliers à en faire autant? Le côté droit d'un trottoir n'est pas très difficile à trouver, et si la rue a le bonheur d'en posséder deux, — deux vrais, — celui de droite est tout aussi bon à suivre que celui de gauche.

Ici une parenthèse : laissons aux dames et aux petits enfants le haut du pavé, qu'il soit à droite ou à gauche, si nous voulons être polis, ce qui n'est pas obligatoire par le temps qui court.

De cette façon, Charybde sera tourné. Mais, hélas ! nous n'aurons pas pour cela évité Scylla !

* * *

Si vous m'en croyez, mesdames, ne voyagez qu'en compartiment de fumeur, et voici pourquoi, — je vous le dis en confidence : les fumeurs les plus intraitables sont ceux qui se glissent dans les compartiments de non-fumeurs. Là, armés de l'invincible droit que leur donnent leur pipe, leur force et l'absence du contrôleur, ils vous enfumeront toute vivantes. Et si, par hasard, quelque employé du train fait une observation, ils répondront avec désinvolture que *leur pipe était allumée, mais qu'ils ne fumaient pas !*

Le nuage bleu qui flotte dans l'atmosphère lourde du wagon, le parfum plus ou moins délicat qui le remplit, ne sont pas des preuves du contraire, attendu que de l'autre côté de la porte et des fenêtres, pourtant hermétiquement closes, il y a des cigares et une locomotive, causes de tout le mal ! comme l'âne dans les animaux malades de la peste.

Et n'essayez pas de formuler une timide objection, le fumeur, — j'entends celui qui fume dans les compartiments défendus, — n'a d'ordre à recevoir de personne, de personne, vous entendez !.. Et gare à vos oreilles si vous n'avez pas retenu votre langue !

Cependant, il reste quelque chose à faire. Quand vous serez de retour à la maison, si Monsieur votre mari, — qui fume sans doute aussi, — se plaint que votre chapeau et votre manteau sentent le tabac, dites-lui ceci :

— Mon ami, je t'en prie, écris à la compagnie des chemins de fer d'ajouter à la défense de fumer une petite amende, s'il te plaît !

En toute justice, la moitié du produit des amendes pourrait être destinée aux contrôleurs. Et voilà comment Scylla serait évité !

X. Y. Z.

Pauvres petits !

Il faisait froid ! La bise s'engouffrait dans les rues, soufflant âprement au visage des gens qui fuyaient, les mains dans le manchon ou dans les poches. Seuls devant la vitrine d'une marchande de fleurs, deux bambins se tenaient arrêtés. Le plus grand pouvait avoir sept ans, le petit trois. Le nez tout rouge, frissonnant sous des habits percés, ils se donnaient la main.

— Allons vers la maman, disait l'aîné. Y fait froid ! Viens !

Mais le cadet n'obéissait pas et résistait à la traction fraternelle, tout en baragouinant des mots impossibles.

— Viens, Charlot, reprenait le plus grand, la maman nous donnera une beurrée et des confitures. On ira voir aussi le magasin où y a plein de beaux jouets. Tu sais le cheval qui se balance avec une plume rouge, et le char qu'on peut y atteler !

Malgré toutes ces promesses, l'enfant ne bougeait pas.

— Et le magasin de bonbons, au coin de la rue ! Y en a tout plein aussi ! On nous en donnera. You ! You ! des gâteaux et des affaires où y a de la crême dessus. Et les cosaques qui font comme les pistolets quand on les tire. Viens ! La dame nous en donnera pour sûr !

Le minuscule bonhomme regimbait.

— Veux pas ! Maman ! Petite sœur ! Et il pleurait, en montrant, de sa menotte gelée, un objet dans la vitrine. Son compagnon reprit :

— Viens ! la maman grondera. Y fait froid ! qu'on s'y sent déjà plus le bout des doigts !

Et de fait la bise semblait redoubler de rage et enveloppait les deux pauvres transis.

— Viens, Charlot. Je t'y donnerai des affaires ! Tu sais le beau portrait où y a un soldat tout rouge et puis les deux bobines que j'y ai arrangé des canons !

Mais l'entêté répondait invariablement : « Veux pas ! La fleur ! Maman ! Nono ! »

— Et, — continuait l'infortuné garçon d'une voix toujours plus persuasive, — une trompette qu'un monsieur m'a donné, avec un cordon rouge qu'on y met autour du cou. C'est toi que tu la porteras comme un militaire !

Le petit semblait hésiter. — Et puis un sabre avec son ceinturon, reprit le tentateur. Un sabre en fer qu'on peut y sortir de son fourreau ! C'est toi que tu y porteras aussi. On fera au soldat. Tout le monde y regardera Charlot. Qu'on y dira, c'est un beau soldat ! Un soldat pour de vrai ! Qu'il a une trompette, un sabre !

L'enfant dit : « Non... la fleur ! »

— Un fusil ! un fusil qui tire pour de bon ! Tout ça pour Charlot ! Viens !

— Non, pas venir ! La fleur !

Alors, tout à fait désespéré, l'aîné essaya d'entraîner le mioche, mais celui-ci poussa des cris si perçants qu'il dut y renoncer et que ne sachant plus que faire il fondit en larmes.

Depuis quelques instants déjà, j'écoutais la conversation de ces petits malheureux. J'intervins.

— Pourquoi pleures-tu, mon garçon ?

Et d'une voix coupée par les sanglots :

— Charlot veut pas y venir à la maison et j'ai froid.

— Pourquoi ne veux-tu pas, mon chéri, aller avec ton frère ? Tu attraperas des gros bobos en restant là.

— Maman ! La fleur ! Nono !

— Qu'est-ce qu'il dit ?

— Y veut prendre la fleur pour mettre coucher la petite sœur qu'on a trouvée hier au jardin.

Je regardai dans la vitrine au milieu des bouquets et des vases de toute espèce. Une orchidée exotique balançait sa grande fleur horizontale, semblable à un sabot. Charlot voulait en faire un berceau pour sa sœur.

Petits ! Petits ! soyez bénis, vous dont l'innocence nous réconcilie avec ce monde intrigant, rusé et faux ! Vous qui nous faites oublier l'égoïsme des hommes et mettez dans le brouillard de nos cœurs un rayon de soleil !

HERMANN CHAPPUIS.

La marmite aux arlequins.

On nous raconte une amusante anecdote au sujet d'un de nos jeunes compatriotes fraîchement débarqué à Paris.

Parmi les industries de tout genre de la grande capitale, il en est des plus étranges, témoin le commerce des viandes cuites, restes des tables des grandes maisons, et vulgairement appelées *arlequins*. Chaque matin, les marchands *d'arlequins*, traînant une petite voiture fermée, s'en vont faire leur tournée dans les cuisines des maisons avec lesquelles ils ont un contrat, pour recueillir les dessertes de table des ministères, des ambassades, des restaurants, des hôtels, etc. Et tous les restes des repas de la veille sont jetés pêle-mêle dans la voiture et ainsi amenés au sous-sol des Halles.

Là, chaque marchand fait le triage de cette macédoine de légumes, de viandes, de poissons, où sont mélangés des fragments de vol-au-vent, des ris de veau, des couennes de lard, des carcasses de volailles, des intérieurs de homards, des sections de charlotte russe, etc. Dans ce travail d'épuration, le tout *paré*, arrangé sur des assiettes, et mis en étalage pour la vente, s'enlève très rapidement ; il est rare qu'un marchand de *cuites*, — c'est le nom qu'on leur donne, — n'ait fini sa journée vers midi ou une heure.

Pour trois sous, le consommateur peut venir chercher son repas ; et il ne faut pas croire qu'il n'y ait que des indigents qui viennent s'alimenter à cette cuisine. Bien des gens aisés, mais économes à l'excès, font là secrètement leurs provisions. — Les petites rentières y viennent aussi chercher pour leur *toutou* ou leur *minet* favori une pâtée aussi succulente que peu coûteuse.

L'industrie des marchands de *cuites* en a créé une autre, celle de la marmite aux *arlequins*, qu'on rencontre aussi dans le quartier des Halles. La marmite aux arlequins est un grand chaudron installé sur un réchaud, où flottent et mijotent, dans un bouillon douteux, une certaine quantité de débris de viandes recueillis comme ceux dont nous venons de parler.

Près de sa marmite, la marchande *d'arlequins* tient en main nne fourchette dont le manche n'a pas moins de cinquante centimètres de long, et crie aux passants :

— A qui la fourchette?... Un sou seulement!... Un sou pour les mets variés des premières cuisines de Paris!... A qui le coup?...

Puis, lorsqu'un client se laisse tenter, elle agite le bouillon par un mouvement tournant de façon à faire danser tous les fragments de viande qui s'y trouvent, puis lui passe la fourchette.

Le client paie un sou et pique au hasard, quitte à répéter l'opération, au prix de nouveaux sacrifices, jusqu'à ce que la fourchette amène au jour quelque chose à consommer.

Un de nos jeunes compatriotes, cherchant vainement à se placer depuis quelques semaines, et dont le portemonnaie commençait à crier misère, s'approche un jour de ce curieux restaurant, paie un premier sou et pique : rien! Il glisse un second sou dans la main de la grosse femme qui gardait le chaudron : rien encore!... Enfin une troisième tentative lui apporte une moitié de côtelette de veau : « Iou! iou! » s'écria-t-il dans sa joie.

— Tiens, voilà, pour sûr, un Vaudois, lui dit la grosse femme.

— Et comment le savez-vous?...

— Ah! dame, iou! iou!... c'est pas difficile à deviner... Et puis on s'y connaît, l'ami, on est de par là-bas.

— Y a pas moyen?...

— Mais oui, mais oui, de Lutry, pas plus mâlin que ça... Tiens, comme pays, pique encore une fois à l'œil!...

Nos deux compatriotes devinrent bientôt de bonnes connaissances, et jusqu'au jour où notre jeune homme trouva enfin de l'ouvrage, il alla régulièrement dîner à la marmite aux *arlequins*, puis causer un peu des rives du Léman, en guise de dessert.

Un chien est-il capable de reconnaître un portrait? — Telle est la question qui vient de donner lieu à l'expérience suivante. Un terrier très intelligent, appartenant à un peintre, avait la mauvaise habitude de poursuivre les moutons. On avait réussi, par de judicieuses corrections, à lui faire passer ce goût malencontreux. Un jour, son maître peignait un troupeau de moutons gardé par deux chiens. Le peintre, ayant été appelé par quelqu'un, dut quitter un moment son atelier; il appuya sa toile contre le mur. A son retour, il fut très flatté de trouver son terrier en arrêt devant le tableau, les oreilles dressées, l'œil allumé, et dans une vive agitation. Le peintre fut d'autant plus frappé de cet incident, que les moutons n'avaient que huit à dix pouces de long. Le chien avait dû comprendre que c'était une réduction et qu'il était censé les voir de loin : quant à ses congénères qui se trouvaient sur le tableau, il ne les regarda même pas, mais chaque fois qu'on lui présentait la toile, il entrait dans une grande excitation, et il lui arriva même de sauter sur la table pour voir la peinture de plus près.

On cite ce fait non moins curieux :

Une demoiselle avait deux chiens; elle fit faire le portrait de l'un d'eux par Chalon, et sur l'invitation du peintre, alla le voir, suivie de son autre chien. Chalon avait exposé sa toile au jardin pour la faire sécher : le chien reconnut aussitôt son camarade. se mit à aboyer au portrait et à gambader tout autour, comme s'il rencontrait son compagnon en personne. Voilà un arbitre tout trouvé pour les personnes qui ne savent pas si leur portrait est assez flatté; elles n'ont qu'à mettre leur chien en présence de la toile; s'il aboie, jappe, fait fête au tableau, l'œuvre est réussie; s'il lui tourne résolument la queue, elle est jugée.

(*La Nature.*)

UNE RANCUNE VIVACE

IV

Adrien resta longtemps sans pouvoir surmonter sa douleur; sa mère avait été la grande affection de sa vie, il avait tant lutté pour la disputer à la mort, tant souffert de cette cruelle séparation qu'il lui semblait que rien désormais ne l'attachait plus à la terre.

Cependant, comme il était homme jeune, d'une nature énergique, il reprit peu à peu courage, et dut s'occuper des soins de sa succession, des affaires embrouillées de son père.

M. Trellat lui fut d'un grand secours :

— Heureux garçon, lui disait-il, vous êtes riche, licencié, jeune, distingué, charmant, vous n'avez qu'à vouloir pour épouser une riche héritière.

— Voilà qui me touche peu, monsieur Trellat; j'aurais volontiers donné tout ce qui me reste pour conserver ma mère : que de soucis, que d'ennuis va me donner le placement de ma fortune!

En effet, à peine commença-t-il à manier toutes ses valeurs qu'il ressentit, comme son père, des accès de la fièvre d'or, mais avec intermittence. Il tombait tantôt dans un accès d'avarice dont il rougissait, tantôt dans un excès de prodigalité qui le faisait trembler pour l'avenir.

Il avait des insomnies continuelles, une inquiétude nerveuse, un malaise moral qu'il ne savait comment combattre.

Les amis, les courtisans plutôt, affluaient autour de lui, l'accablant de flatteries : l'un d'eux lui empruntait vingt mille francs, et il ne le revoyait plus. La perte de ces vingt mille francs le rendit misérable pendant plusieurs semaines.

D'autres essayaient de l'entraîner à une vie de plaisirs et de débauche, mais Adrien, âme d'élite, avait horreur de tout ce qui est corrompu et vénal; ensuite, comme il pouvait satisfaire toutes ses fantaisies, il éprouvait une satiété désolante, il n'avait plus de goût pour l'étude, et il souffrait de na'voir près de lui que des amitiés intéressées, la rancune lui ayant donné une lucidité qui dissipait comme une vapeur toutes les illusions.

Un matin, en traversant les Tuileries, Adrien fut tout surpris de rencontrer Laura Lieuval, qui lisait une lettre en pleurant et qui paraissait désolée.

Il alla vers elle pour lui serrer la main, mais, en la voyant rougir, une mauvaise pensée lui traversa l'esprit; elle s'en aperçut, car elle lui dit avec un triste sourire :

— C'est une lettre de mon père que je viens de chercher poste restante; mon oncle et lui sont brouillés à mort pour une misérable question d'intérêt... Les uns ont trop d'argent, les autres pas assez, et tout le monde est malheureux.

— Oui, ma chère Laura, vous avez bien raison : combien je suis heureux de vous voir! Nous allons nous mettre sur ce banc pour causer comme de vieux amis.

— Des amis, nous? allons donc! Vous m'avez enveloppée dans votre rancune contre ma famille.

— Ne croyez pas cela. Je n'ai rien oublié de cette soirée mémorable où, rayonnant d'espoir, j'allais annoncer ma réussite; vous m'avez accueilli comme une sœur, tandis qu'Eugénie...

— Si vous saviez combien elle a regretté...

— Oui, parce que je suis devenu millionnaire.

— Peut-être bien! Elle est pourtant assez riche sans en désirer davantage! La vie est si courte, si triste souvent : pourquoi la consumer dans une stérile ambition? On ne vit qu'une fois, il faut se contenter des joies les plus éphémères. Un peu de bonheur, une amitié réelle valent mieux que la richesse; il y a tant de choses qu'elle ne peut donner!

— Vous êtes dans le vrai, mon charmant philosophe; ma famille en est la preuve. Mon grand-père s'est imposé les plus grandes privations et a eu l'existence la plus décolorée, la plus misérable, pour entasser des trésors dont il n'a pas joui; mon père est mort victime de sa soif inextinguible de s'enrichir, et rien n'a pu sauver ma mère bien-aimée.

— Chère madame Dorian, dit Laura émue jusqu'aux larmes; j'ai perdu avec elle presque autant que vous. Je lui ai dû les seules joies de ma vie!

Dix heures sonnaient, la jeune fille se leva vivement :

— Comme on va me gronder si je ne rentre pas avant le déjeuner!

— Un mot encore, Laura; que fait donc votre père?

Elle pâlit et rougit tour à tour :

— Il vit en prodigue avec des amis inavouables. Mais il est mon père, je n'ai pas le droit de le juger.

— C'est vrai, ma chère Laura. Cependant, si vous aviez besoin d'un ami, pensez à moi, en souvenir de ma mère.

— Merci mille fois, au revoir!

(*A suivre.*)